

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706 - 1975)

NOUVELLE SERIE

TOME 6 - 1975

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



1975



MONTPELLIER

1975

Séance publique du 24 novembre 1975

RECEPTION de M. Daniel MOUTOTE

Eloge de M. Raoul VILLEDIEU

Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Messieurs de l'Académie,

Au moment où je prends la parole pour la première fois devant vous, afin de prononcer selon l'usage l'éloge de mon prédécesseur, je tiens à dire d'abord la satisfaction très vive que je ressens à être des vôtres. J'estime en effet que grâce à vous s'opère un rapprochement fécond entre les diverses Universités, Facultés et grands Organismes de notre région ainsi qu'une ouverture en direction du public studieux de notre ville.

C'est avec le sentiment de la cordialité de ces rencontres que je vous adresserai du meilleur de moi-même, les remerciements que je tiens à vous exprimer en cette occasion. Je sais bien que je dois la faveur de mon élection tout entière à l'amitié. Celle que vous avez voulu me marquer à l'appel de M. Pierre Sabatier d'Espeyran, qui a accepté de me présenter à vous. Celle de mes Collègues de l'Université Paul Valéry qui appartiennent à l'Académie des Sciences et Lettres. Celle de tant de grands noms qui, dans votre Compagnie, ont fait la célébrité de la Faculté des Lettres de Montpellier : Joachim Merlant, Joseph Vianey, Aimé Lafont, et M. le Doyen Jourda, qui m'accueillit voilà douze ans. Celle enfin que me vaut sans doute le poète et penseur Paul Valéry, qui a donné son nom à l'ancienne Faculté des Lettres, et dont l'étude requiert la meilleure part de mes activités présentes au Centre d'Etudes Valéryennes.

Je m'efforcerai d'être désormais des vôtres par l'esprit et les œuvres. Il y a tant à faire que je suis presque heureux d'être en activité quelques années encore. Dans la crise culturelle sans précédent peut-être que nous traversons, crise qu'analysait avec profondeur ici même il y a quelques jours mon maître Jean

Guittou, et qui n'est comparable sans doute qu'à celle de notre Renaissance, il vous appartient, dans la ville où vint étudier Rabelais et où Valéry naquit à la pensée, de faire en sorte que, par la réflexion des plus éclairés, puisse se penser ce temps qui semble voué à l'impensable, et prévaloir le meilleur des recherches qui, dans leur fracassante nouveauté, ne laissent pas d'être l'accomplissement d'une recherche humaine sans fin comme sans commencement. Quand tout est remis en question dans les sciences même les plus hautes et dans les idées sur lesquelles nous vivons, vous êtes du petit nombre de ceux qui savent, comme on dit, faire la part des choses, et ne se laissent pas duper aux prestiges de la nouveauté à tout prix. Vous ne perdez pas contact avec le sol des pensées claires sur lequel il fait bon marcher, et grâce auquel on avance vers des accomplissements solides. Vous contribuez à dresser le bilan de ce qu'on découvre ou de ce que l'on croit savoir. Vous vous interrogez sur le sens et la portée de tant de découvertes dont notre Vingtième Siècle est prodigue. Autant que l'élégance des communications que l'on entend chez vous, m'ont attaché le sérieux et la curiosité scientifique de vos travaux. Si je devais esquisser votre statue, ce que votre humour voudra bien autoriser, je songerais à cette figure de l'homme intellectuel qu'a esquissée Valéry dans un des vieux hôtels de notre ville, en la personne de Monsieur Teste, et dont il devait donner par la suite cette image célèbre :

"Homme toujours debout sur le cap Pensée, à s'écarquiller les yeux sur les limites ou des choses ou de la vue..."

Dans vos réunions, auxquelles vous m'avez permis d'assister déjà, j'ai pu vous suivre des Barrages écrêteurs de crues aux temples égyptiens, au Palais de Nestor, à la commémoration d'Anatole France, à la place de la poésie dans notre vie, à la législation sur les remèdes secrets, à l'héroïque voyage de Pauline Bonaparte à Saint-Domingue. Ce serait déjà beaucoup de veiller à ce que jamais ne s'endorme l'esprit. Vous faites plus. Dans une cité qui compte des hommes de talent et de science, vous réalisez sans pédantisme cette pluridisciplinarité qui est sans doute la condition de la pensée féconde. Ainsi Valéry cherchait-il déjà, en son temps, à rassembler les préoccupations et les méthodes du mathématicien, du physicien, du physiologiste, du peintre, du médecin, du poète, voire du mystique, réalisant à lui seul toute une Académie, disait avec un sourire Jean Guittou sous la Coupole pour le Centenaire, tentant la synthèse de la pensée par les Essais modernes qu'il nous a laissés dans ses **Cahiers**.

Vous contribuez assurément à donner une personnalité à Montpellier. Dans une des cités les plus charmantes de France, grâce aux soins d'une Municipalité, amie des rues, des monuments, des vieux Hôtels et des jardins, vous

accordez leur place à la parole et à l'esprit. Les collectionneurs qui sont parmi vous, en particulier dans l'Hôtel de Lunas, votre siège, aiment à garder la trace du Montpellier d'autrefois. Pour ma part, j'ai souvent souhaiter revivre dans ce Montpellier de la fin du XIX^e siècle, où l'Université fêtait son VII^e Centenaire, où les Pierre Louÿs, André Gide, Paul Valéry, et tant d'autres, se rencontraient dans les "Vieilles Ruelles" et au célèbre Jardin Botanique, causaient, esquissaient leurs œuvres, préparaient notre temps. Sur ce passé charmant vous exercez une discrète tutelle.

Ce préambule, que ma gratitude vous devait, me met à l'aise pour faire l'éloge de mon prédécesseur, M. Raoul Villedieu, dont les ambitions en votre faveur étaient immenses, et bien au-dessus de ce que je viens d'évoquer. C'est un peu lui qui vient de parler de vous par ma voix.

Intarissable sur autrui, discret sur lui-même, votre Confrère n'a, pour ainsi dire, laissé d'autre trace de lui sur la terre que son œuvre, comme s'il avait eu à cœur d'effacer l'inessentiel. Chacun l'a connu et l'a aimé, mais quand j'ai voulu recueillir quelques témoignages touchant sa biographie, j'ai obtenu des éloges, pas le moindre fait. Un de ceux qui l'ont sans doute le mieux connu, Me Delmas, lui rendait, en mars 1973, cet hommage posthume qui résume tous les autres : *"Il a traversé notre monde avec une magnifique ignorance des choses temporelles, tant il était passionné d'art, de poésie, de philosophie, de social"*. Et j'ajouterai : de spiritualité. Je n'aurai garde de tirer de l'ombre ce que M. Villedieu a voulu y laisser. Je dirai cependant que j'ai eu la chance d'interroger sa sœur, Mme Dussol, en juin dernier, peu de temps avant sa mort.

Rappelons donc que M. Raoul Villedieu était né le 4 novembre 1888, à Montpellier, d'une vieille famille d'industriels, qui avait des usines à Lunel et à l'étranger, en particulier en Italie. C'est d'Odessa qu'il devait répondre en 1914 à l'ordre de mobilisation. Il avait fait ses études classiques au Lycée de Montpellier, puis au célèbre Collège Stanislas, à Paris. Après avoir commencé son droit à Montpellier, il fit la guerre de 1914-1918, fut blessé et décoré. C'est au retour de la guerre, en 1919, qu'il se marie. Il prête le serment d'Avocat le 16 juillet 1923 et est admis au Stage. Inscrit au Tableau de l'Ordre le 11 octobre 1929, il devait démissionner le 6 novembre 1935. C'est alors qu'il commence à publier en revues des pages courageuses sur lesquelles nous reviendrons. Il était de la génération qui devait vivre deux guerres. Je lis, dans un article nécrologique de son ami Jean Baumel, ces mots qui sont un discret témoignage : *"Il vibra, de 1939 à 1945, à tout ce qui permit de libérer la France de l'oppression nazie"*. Une nouvelle orientation de ses activités se marque par sa nomination comme Secrétaire Général de

l'Académie de France à Rome à compter du 15 novembre 1942, poste qu'il ne pourra occuper, du fait de la guerre qu'en mars 1946, l'Académie de France à Rome ayant été pour la période antérieure, transférée provisoirement à la Villa Paradiso à Nice, puis à Fontainebleau. C'est le 3 novembre 1953 qu'il sera admis à faire valoir ses droits à la retraite. De retour à Montpellier, il est élu à l'Académie des Sciences et Lettres, et sa réception a lieu le 30 novembre 1959. C'est M. le Doyen Jourda qui l'accueille. Dès lors sa vie se confond avec vos activités et quelques grands moments de notre ville, qui sont dans toutes les mémoires. Cet homme aimé de tous devait s'éteindre le 17 janvier 1973. Il fut inhumé le 24 à Béziers, auprès de son épouse à laquelle il était tendrement attaché, et dont la mort, survenue quelques années auparavant, l'avait laissé inconsolable.

Cette vie, dont j'ai si brièvement rappelé le peu que l'on sait, M. Villedieu eut le rare bonheur de l'ensevelir sous ses œuvres. Ces dernières, je vous les présenterai en évoquant successivement le militant, le poète, l'artiste, l'apôtre de la spiritualité, enfin le défenseur de la culture au sein de votre Académie, à Montpellier.

Qui a connu l'œuvre militante de Raoul Villedieu ? Elle est bien enfouie dans les revues, où elle s'est manifestée, et que son auteur ne cite jamais par une discrétion exemplaire. Je me garderai d'imiter ce silence, car cette activité témoigne du courage et de la générosité de l'homme, et s'inscrit dans la suite de la profession très noble d'avocat qui fut d'abord celle de votre Confrère. C'est une défense du peuple juif pendant ces années de l'entre-deux guerres où, devant les menaces montantes, il fallait quelque fermeté d'âme pour se lancer dans la bataille. J'en ai lu les différents articles à la Bibliothèque Nationale dans la *Revue juive de Genève*, qui les a publiés en mars 1934, février et octobre 1936, juillet et novembre 1937, sous le pseudonyme de Raoul Mourgues. Le premier, *Israël, éveille-toi !*, est un rappel de la longue histoire de souffrances auquel a été condamné ce peuple trop patient, promis autrefois aux persécutions de la Russie, actuellement (c'était avant la guerre) à celle de l'hitlérisme. C'est une éloquente exhortation aux Juifs, afin qu'ils s'éveillent pour leur défense et le salut du monde. Texte apocalyptique, où luit soudain, comme souvent chez Raoul Villedieu, une phrase éclair dans l'orageux et infini amoncellement des périodes oratoires :

"Du bonheur de ses frères chacun est responsable. Tant qu'un Juif sur terre sera méprisé et souffleté, vous n'avez pas le droit d'être heureux".

Ce que voit Raoul Villedieu à travers ces persécutions, c'est le visage souffleté de

Dieu. Le dernier article, intitulé *Une paysannerie juive en France*, esquisse le projet d'accueillir, dans nos campagnes les moins peuplées du Midi, les quelque cinq millions de Juifs dont alors ne voulaient pas leurs pays d'origine. Projet hyperboliquement généreux, qui devait rester sans lendemain, mais belle conclusion à l'engagement d'un poète en faveur du peuple juif malheureux.

Cette action devait se chercher un curieux accomplissement littéraire. Le quatrième article : *Le Manuscrit de Rembrandt*, est la traduction fictive d'un récit de sa vie par le vieux peintre. Rembrandt y relate comment il aurait découvert, en peignant le portrait de son père, les origines juives de sa famille. Idée de poète peut-être, mais rien n'est simple en Raoul Villedieu, avocat, poète, artiste et mystique. Est-ce un artifice suprême du défenseur ? La tentative d'un rapprochement entre juifs et chrétiens ? Ne veut-il pas suggérer la fondamentale parenté des hommes avec Israël, la filiation divine de la créature humaine ? En tout cas cet article est un chapitre de ce qui devait être le premier livre de Raoul Villedieu : *Rembrandt Kabbaliste : Le manuscrit de Rembrandt*, paru sous le pseudonyme de Raoul Mourgues, aux Editions de la Baconnière, à Neuchâtel en septembre 1948. L'histoire extraordinaire qu'il nous conte est l'occasion d'aborder le thème qui s'impose désormais à sa pensée : le long effort d'un artiste pour obtenir par ses œuvres quelques lumières sur la question des origines et des fins dernières. Voici la grave méditation qu'il prête à son personnage : "*Tu es celui de toujours, qui viens de loin et vas plus loin encore, qui es noyé dans l'inconnu du monde et l'inconnu du cœur, et qui roules ton angoisse, de visions en visions et de siècle en siècle, par-dessus des abîmes environnés d'éclairs*". Et ces quelques lignes sur l'esthétique : "*Quand je grave... Je sais qu'autour de toutes mes lignes va jaillir la lumière... je sens que mes traits de ténèbre font naître autour d'eux la lumière et les ombres. Lumière éclatante du jour. Lumière secrète de la nuit*". Enfin cette conclusion où s'exprime la morale de l'artiste : "*Mon art, c'est moi, c'est ma vérité... C'est la croix où je me suis crucifié. Mon trône et mon gibet. Mon Paradis*".

Des affirmations aussi passionnées laissent deviner la place que tenait la poésie dans l'existence de Raoul Villedieu. Il n'est pas excessif de dire que votre confrère fut, tout au long de sa vie, fondamentalement voué à la poésie, et, par-delà le poème, voué à ce dont ce dernier est le médiateur, la spiritualité. Il rappellera en 1960 qu'il avait gagné un prix dès 1910 au Concours de Poésie organisé par l'Athénée de Tarragone par un poème *En honor del Rey En Jaume Iero el Conqueridor*. Et il sera très sensible à l'honneur que lui fera l'Académie des Sciences et Lettres, après une mémorable lecture du 24 avril 1972, en rééditant deux de ses poèmes : *Une dernière nuit de Michel-Ange*, et *La Dernière halte de Van Gogh*. Sa production poétique semble avoir compté les œuvres suivantes dont certaines sont

introuvables : *Résurrection. La Communion humaine*, parues à Rome, aux Editions Pagine Nuove en 1950 ; puis *L'Homme. Psaumes, prières, victoires* ; *Vive la vie* ; *L'Heure royale*, annoncées à la même date. De ces milliers de vers, je ne retiendrai que les réussites, qui, pour être brèves, n'en sont que plus brillantes. C'est un lyrisme général, qui chante les grands sentiments humains. Le premier poème du premier recueil en donne le ton : *Patrie*. Poème de la résurrection après les deuils de la guerre, cette prosopopée n'est pas sans force suggestive pour évoquer la recherche de ceux qui ne sont pas revenus qu'entreprend la Patrie en détresse ; c'est elle qui crie son angoisse dans ces deux vers d'une pathétique envolée :

*Je vais, je cours, alerte, vive,
Je cours, je cours, d'un pas dément...*

Poèmes du retour à la vie, à une vie qui place très haut ses exigences. Témoin, dans *Guérison*, ce sursaut spirituel, comme un témoignage sur toute sa vie :

*Ne suis-je au monde que pour suivre
Un rêve charnel de beauté,
Le mirage de la santé !
Je sais un vin qui plus m'enivre :
C'est le vin de l'éternité...*

Le dernier poème, *Père*, dit une douleur aux dimensions de la terre qui s'apaise dans l'espérance et l'amour universel. D'abord ce thème infiniment poignant :

Mon petit enfant n'est plus sur la terre...

Puis cette élévation d'indéniable grandeur :

*Moi, j'irai bientôt près de Dieu le Père.
Je retrouverai mon fils triomphant...*

Et cette ample strophe où s'entend comme un écho de la voix de Péguy :

*J'ai pour fils tous ceux qui vinrent sur terre
Depuis l'origine et la nuit des temps.
Au cœur de mon cœur, je me sens le père
De ceux qui viendront jusqu'au bout des temps.*

Il faudrait citer encore. Je dois abréger. Je lirai cependant ces vers tirés du poème

Les Mystiques, de *La Communion humaine*, parce qu'en eux semble se condenser la substance spirituelle de la poésie de Raoul Villedieu :

*Moi, le fou, le rebut et l'opprobre du monde,
Vous m'avez enrichi d'une âme si profonde,
Vous m'avez tant rempli de votre ordre divin,
Vous m'avez tant grisé des beautés de la terre,
Vous m'avez tant saoulé du fruit qui désaltère,
Que je titube, ivre de vous, comme de vin.*

Il faudrait citer les poèmes de *L'Heure royale* : *Une dernière nuit de Michel-Ange*, *Le dernier portrait de Rembrandt*, *La dernière halte de Van Gogh*... Cette heure royale vous l'avez tous compris, c'est l'heure de la mort. Tel est le thème le plus authentique du poète, hanté par l'éternel, que devrait rester pour nous Raoul Villedieu. C'est lui-même qui se confie dans ces vers qu'il prête au vieux Michel-Ange. Après la *Pieta*, où, dit-il,

Je vais enraciner ma suprême prière,

ces vers qui résument tout :

*Je pourrai doucement me tourner vers la mort.
Tout au long de mes jours je l'aurai transportée.
Dans toutes mes pensées la mort était sculptée.*

Ce poète est un ami des arts et des artistes, dont il devait s'enthousiasmer durant les sept ans qu'il passa comme Secrétaire Général à la Villa Médicis à Rome de 1946 à 1953. C'est la période heureuse de sa vie. De cette communion, il devait tirer un livre bien connu : *La Villa Médicis*, paru en 1950 aux Pagine Nuove, à Rome, et qui devait être couronné par l'Académie Française. Œuvre savante mais surtout œuvre d'un poète, qu'enchanter et berce la langue, une langue méridionale, verveuse, intarrissable, imagée, étonnante. Il est un drame du mot chez Raoul Villedieu : car, pour reprendre l'expérience d'un peintre célèbre, pas plus que le tableau devant le paysage, le mot ne tient devant les chefs-d'œuvre de la Villa et de Rome. Le poète s'épuisera en hyperboles sans pouvoir rendre l'éblouissement de la beauté. Comme un autre Lyncéus devant Hélène au second Faust, il s'écrie : "*Une princesse de soleil, une prêtresse de lumière : c'est la Villa Médicis. Centenaires, légendaires, cent cinquante pins parasols lui font une garde d'honneur. A la cîme de la Colline des jardins, la Collis hortulorum, elle est l'idole de beauté. Elle est le sommet de tout. Et de sa robe de douceur et de grâce, elle domine la fièvre*

turbulente de Rome". Qui lit son livre sait tout. Il ne fait grâce d'aucun détail au long de ces 326 pages qui donnent d'abord la Description de la Villa — *Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales* —, puis l'Histoire, ab Urbe condita, enfin le Règlement. Œuvres, personnages historiques, pensionnaires, tout se presse en anecdotes souvent savoureuses, à l'appel de la grande voix généreuse de Raoul Villedieu. Et je gage que la Villa Médicis ne bénéficia jamais de cicérone plus convaincu pour la mettre en valeur. C'est par cette œuvre peut-être que votre Confrère restera le plus connu, et de la façon la plus fondée et la plus caractéristique. *La Villa Médicis* est l'œuvre de son cœur.

L'œuvre de son âme, il faut la chercher dans *La Face de Dieu*, parue en 1949 chez Bardi, à Rome, préfacée par son Eminence le Cardinal Saliège, et dans *Le Secret de Padre Pio. La Messe du Stigmatisé*, Paris, La Colombe, 1962. *La Face de Dieu* est une suite de conférences faites en 1947-1948 à Radio-Vatican. Comme dit le présentateur : "*C'est un poème ; le poème de la Foi... Aucun raisonnement. Des intuitions, un élan soutenu, un souffle vivant qui anime mots et phrases*". Si l'on veut, c'est le visage de Dieu dans la Bible, les Evangiles, les Catacombes, l'art byzantin, les Cathédrales, les musées, les mystiques, l'humanité. Deux de ces visages sont particulièrement émouvants : celui qui apparaît à François d'Assise dans ses *Fioretti* ; celui qui apparaît au combattant blessé de la Guerre de 1914-1918, dans lequel on reconnaît Raoul Villedieu. Le plus brillant est celui que le poète pieux esquisse dans le magnifique Psaume final, dont voici les derniers vers, et qui est intitulé "*Dieu*", qui chante Dieu :

L'ombre dressée au bout de tous les horizons.

La piste de départ de toutes les tendresses.

Le poteau d'arrivée de toutes les détresses.

... L'inventeur de la mer, de l'air et des planètes.

Le moteur sans moteur des hommes et des bêtes...

La Sève des cerveaux, des fleurs et des racines.

Le cueilleur virginal des couronnes d'épines.

J'abrège, il faudrait tout citer d'une œuvre aussi ardente à louer Dieu qu'à l'accueillir dans un esprit œcuménique. Il me semble que c'est là, dans la louange de Dieu à travers l'Homme, que M. Villedieu trouve l'emploi du verbe puissant dont il fut doué, et un poème à la mesure de son talent et de sa sincérité.

Nul mieux que Raoul Villedieu n'était préparé à accueillir et présenter le Secret de Padre Pio, le stigmatisé, pour qui accourront les foules à San Giovanni Rotondo, près de Foggia, jusqu'à sa mort en septembre 1968, et qui fut le

fondateur de la Maison du soulagement et de la souffrance, il témoigne, à voix haute, citant Claudel : *"Pour moi, ma patrie ici-bas n'est pas l'explication, mais l'exclamation"*. Homme de foi robuste, poète mystique pour qui tout est possible dans la réalité de Dieu, les explications les plus réalistes des stigmates ne l'étonnent pas. Il remarque la prudence de l'Eglise. Il n'entre pas dans le jeu perdu des discussions. Il décrit la vie et la mort de ce stigmatisé comme on prie. En formules plus brillantes peut-être que théologiques, il marque avec force la dimension religieuse du fait miraculeux dont il porte témoignage : *"Un crucifié est un stigmatisé qui meurt. Un stigmatisé est un crucifié qui marche"*. Il retrouve même, à propos des conversions opérées par Padre Pio, cette formule étonnante pour peindre le converti : *"Il est semblable à l'eucalyptus qui laisse tomber sa vieille écorce..."* Il cite des pensées d'une grande audace, dont la plus consolante est sans doute celle par laquelle Padre Pio peint son âme dans son corps de stigmatisé : *"Je ne souffre que quand je ne souffre pas"*. Sur le fond du problème que le cas de Padre Pio pose à la pensée, Raoul Villedieu est d'une inébranlable solidité, et ses formules éclairent le fondement de sa conception religieuse : *"Padre Pio, écrit-il, n'est rien d'autre qu'une preuve de l'existence de Dieu. Comme chacun de nous d'ailleurs, mais lui, d'une manière plus éclatante. Padre Pio prouve Dieu, comme Dieu prouve Padre Pio"*.

Le dernier point de mon hommage, Raoul Villedieu à Montpellier et au sein de votre Académie, me conduit à ce que chacun de vous connaît beaucoup mieux que moi-même. Aussi serai-je très bref sur des faits qui sont dans toutes les mémoires. Je mentionnerai d'abord les articles sur Montpellier et le Languedoc que Raoul Villedieu publia, comme autant de billets poétiques, dans le Bulletin du Syndicat d'Initiative de Montpellier : *"Aux couleurs du Languedoc"*, de Maurice Chauvet ; *La crypte de Notre-Dame des Vœux* ; *La Faculté de Médecine de Montpellier* ; *Les Etudiants de l'Ecole des Beaux-Arts célèbrent notre région* ; *Un grand languedocien, Montcalm* ; *Une Montpelliéraine, Jeanne-Yves Blanc* ; *A Barcelone. Hommage pour un jumelage...* et tant d'autres. Je citerai les principales communications qu'il a faites à l'Académie des Sciences et Lettres : *Montpellier, arc-en-ciel des peuples* ; puis sur l'art : *Souvenirs de la Villa Médicis* ; *Pour comprendre Picasso* ; *Le mystère de Rembrandt* ; *Notre Père Dante* ; *Au royaume de l'art : Michel-Ange, Van Gogh* ; sur lui-même et sur un art qu'il connaissait bien : *Les carnets de guerre d'un Montpelliérain* ; *Grandeur et misère de l'artiste*, et cet étonnant montage de ses espoirs et de ses angoisses : *L'Honneur et l'Horreur de vivre*, comme une autre Messe pour le temps présent, sa dernière œuvre qu'il fit imprimer dans votre Bulletin en octobre 1971 ; enfin *Spiritualité universelle*, et surtout *Les Académies, leur rôle, leurs devoirs* qui contient sans doute, comme un message, l'expression des projets qu'il nourrissait et le sens de son activité parmi

vous : l'ambition de créer "*un conseil mondial de la conscience*", Ainsi déjà, en 1933, un autre Montpelliérain, Académicien célèbre de votre aînée l'Académie Française, Paul Valéry, écrivait-il sa *Lettre sur la Société des Esprits*, qui devait être publiée avec bien d'autres par l'Institut International de Coopération intellectuelle, comme un des plus courageux efforts pour conjurer, par la mobilisation de l'élite intellectuelle d'Europe, les menaces montantes de la catastrophe de 1939-1945.

Au moment de quitter Raoul Villedieu après ce pèlerinage au long de sa vie et de son œuvre, que dire qui fixe en notre souvenir la portée de cette existence ? Raoul Villedieu fut une âme secrètement tourmentée, prise entre l'attachement à la vie et le sentiment de son insuffisance, hantée par le besoin d'une plénitude impossible à saisir. Sur cette blessure essentielle, il a lancé comme un manteau, l'irrépressible cri, l'infini déroulement de ses phrases, de ses mots, de ses sanglots, de ses appels. Personnalité très noble, égarée dans le décevant ici-bas, il aura cherché par les œuvres d'art, puis par la spiritualité, un monde à la taille de son espérance.

Daniel Moutote

REPONSE de M. Pierre SABATIER

Monsieur,

Lorsqu'en 1971 j'assistais avec autant de plaisir que d'intérêt, aux entretiens sur Paul Valéry qui se tenaient à la Faculté des Lettres de Montpellier, placée désormais sous le parrainage du poète du *Cimetière marin*, je remarquais combien le choix des conférenciers et des sujets développés par chacun d'eux, révélait une organisation absolument remarquable. Je n'avais pas encore la joie de vous connaître, mais votre nom s'imposa à ma mémoire, et je pensai aussitôt combien votre collaboration serait précieuse à notre Académie des Sciences et Lettres.

Depuis, ayant eu souvent l'occasion et le plaisir de vous retrouver, ma sympathie et mon admiration pour votre érudition et votre sens littéraire n'ont fait qu'augmenter.

Lorsqu'un fauteuil fut libre, nous fûmes plusieurs à vous proposer comme candidat, votre élection étant d'avance acquise. N'êtes-vous pas un des rouages essentiels de la vie intellectuelle de cette ville ! Vous étiez désigné d'avance, semblait-il, pour succéder à Raoul Villedieu, cher au cœur de tous ceux qui l'ont connu, et qui avait été longtemps secrétaire général de la Villa Médicis à Rome. Il publia d'ailleurs un ouvrage fort intéressant sur son séjour à l'Académie française de la ville des papes. Villedieu aimait avec un fougueux enthousiasme toutes les formes d'art et de beauté, enthousiasme qu'il conserva jusqu'à ses dernières heures malgré ses épreuves et ses souffrances après que la compagne de son existence se fût éteinte dans cette petite maison de Montpellier si accueillante aux amis.

Avec quelle émotion nous vous avons écouté faire revivre ce poète à la foi communicative et confiant dans la vie future. Il avait apporté à Montpellier un peu de la lumière de Rome. Le panorama du jardin de la Villa Médicis semblait encore devant ses yeux lorsqu'il regardait l'horizon des terrasses du Peyrou. A votre tour, en arrivant d'Algérie pour fixer votre carrière à Montpellier, vous avez suivi le même sillage que votre prédécesseur. Vous avez voulu rester fidèle aux rivages méditerranéens pour lesquels vous vous étiez senti, très jeune, une attirance définitive, ce qui vous prédestinait inconsciemment à devenir un fervent admirateur de l'œuvre de Paul Valéry et un fidèle serviteur de sa gloire.

Vous étiez né, cependant, sous un ciel bien différent, dans un climat de brumes et de pluie pesant sur Saint-Claude, la ville où vous avez vu le jour, en plein Jura, région si pittoresque faite de contrastes, aussi belle en hiver dans ses décors de neige, qu'en été, lorsqu'entre deux jours gris, le soleil impose ses rayons à ce panorama de montagnes troué de vallées profondes tapissées de la verdure sombre des sapins. Ce Jura dont Courbet a si bien et comme définitivement fixé dans ses tableaux les paysages austères et graves, a contribué à vous donner dès le plus jeune âge le goût de la réflexion et des études.

La perte de votre père, lorsque vous aviez à peine douze ans, contribua à resserrer encore davantage vos liens avec votre mère. Vous avez eu en elle une foi totale, lui confiant vos soucis, lui parlant le soir des réflexions que vous avaient inspirées les leçons entendues dans la journée au collège de Saint-Claude, où vous avez fait vos études primaires avant d'aller à Lyon suivre les classes secondaires au Lycée du Parc. Vous retourniez chaque semaine à Saint-Claude, le jeudi et le dimanche. C'était alors pour vous l'occasion de reprendre avec votre mère les échanges de pensées de naguère, lui racontant dans les moindres détails ce qu'on vous avait enseigné, lui parlant de votre goût pour les mathématiques car, chose étrange pour un futur écrivain, les mathématiques avaient été votre première vocation. Vous avez commencé par être un scientifique. Vous le seriez resté peut-être sans l'influence de votre mère qui aimait par-dessus tout les lettres et vous y amena peu à peu avec une douce autorité. Vous avez préparé alors l'Ecole Normale, à Lyon.

Ce fut là, dans la classe de Khagne que vous avez connu Jean Guitton aujourd'hui de l'Académie française. Il vous admit dans son intimité, vous invitant chez lui, vous prodiguant son enseignement. Vous êtes toujours restés fidèles l'un à l'autre, comme on a pu le voir lors des entretiens sur Paul Valéry qu'il présida en 1971, et ces derniers jours encore, à l'occasion de notre assemblée solennelle qu'il accepta d'honorer de sa présence. Ce fut l'occasion pour les Montpelliérains d'entendre une très belle et très troublante conférence évoquant les réactions de l'homme pressentant la fin des temps et réagissant inconsciemment.

Jean Guitton a eu, et a encore, une influence profonde sur votre œuvre, après en avoir eu sur l'évolution de votre intelligence. Tous les ouvrages de ce grand philosophe vous sont devenus familiers et si vous avez, plus tard, su analyser André Gide et comprendre Paul Valéry, pénétrant au plus profond de leur pensée, c'est certainement à l'influence prolongée de Jean Guitton que vous le devez.

Ce fut encore Jean Guitton qui vous donna le courage d'entreprendre

des études de philologie. Vous avez commencé à vous intéresser à l'indianisme et à traduire du sanscrit.

La guerre de 1939 vous surprit à ce moment. Vous n'avez pas accepté de vous laisser confiner dans les services auxiliaires où vous aviez été versé. Vous vous êtes engagé dans le service armé. En juin 1940, l'invasion vous trouve incorporé dans le 92ème régiment d'infanterie de Clermont, plus précisément dans un bataillon de marche, où une armée allemande vous surprit et vous fit prisonnier, les armes à la main. Avec un courage exceptionnel, une ténacité de Jurassien, vous n'avez pensé qu'à vous échapper du camp où vous étiez interné. Cette évasion, vous l'avez réalisée dès que vous l'avez pu et vous avez gagné la Franconie par petites étapes, réussissant à franchir plusieurs contrées sans éveiller l'attention mais, arrivé à Bamberg, vous avez été reconnu comme un étranger alors qu'assoifé, vous étiez entré dans une brasserie pour y boire un verre de bière. Cette seconde captivité vous l'avez subie dans un camp disciplinaire en Bavière, puis dans un camp de représailles en Galicie, dans un endroit nommé "Rava Ruskaïa", sur les bords du Dniestr, captivité extrêmement dure et pénible. La guerre avait éclaté entre les Russes et les Allemands, alliés au début des hostilités. On vous ramena à Berlin, dans une ville pilonnée par les bombardements et qui, au fil des jours, devenait de plus en plus un amas de ruines. Là encore, votre courage vous a servi à maintenir votre moral.

Vous avez réussi votre deuxième évasion, vous cachant dans des wagons de marchandises pour gagner la Lorraine et de là, par petites étapes, le Jura. Au moment où vous atteigniez votre ville natale, votre jeune frère, étudiant en mathématiques et qui s'était engagé dans le maquis, venait de tomber, victime de son héroïsme. Le cœur serré, vous aviez un double objectif : vous cacher des occupants rendus plus cruels par le sentiment de leur prochaine défaite, et sauver votre mère en proie au désespoir. Si elle a vécu encore quelques années, c'est à votre piété filiale qu'elle le dut.

Vous vous êtes remis à travailler dans cette atmosphère fiévreuse de la France libérée mais encore si meurtrie... Ce fut dans ce climat douloureux que vous avez perdu votre mère. Rien ne vous retenait plus à Saint-Claude. Vous aviez déjà votre licence, vous avez passé le concours de l'agrégation de lettres, après avoir hésité un moment pour celle de grammaire.

De 1945 à 1950, vous aviez professé au Collège de Saint-Claude. L'agrégation passée, vous avez demandé un poste en Afrique du Nord, mû par un irrésistible besoin de lumière, après tant d'années si sombres. Vous avez été nommé à Tunis et vous avez d'emblée subi l'envoûtement de ce pays de soleil. Votre culture

vous disposait à aimer le charme de ces contrées naguère encore le théâtre de tant d'événements, depuis la rivalité entre Rome et Carthage qui s'affrontèrent au cours des guerres puniques, jusques aux guerres récentes qui en rappelèrent la sauvagerie.

C'est au cours de ces années, à l'occasion d'une session d'examens à Alger que vous avez connu votre femme, ancienne normalienne de Fontenay, et à cette époque professeur en Algérie. Cette entente parfaite avec une compagne partageant passionnément vos goûts littéraires dans une ambiance vraiment salvatrice, était une récompense bien due à votre courage, — excusez-moi de répéter si souvent ce mot, mais il s'impose à moi quand je me penche sur votre passé comme sur votre œuvre littéraire qui se dessinait alors déjà avec un relief sans cesse croissant.

Professeur de lettres françaises, vous vous êtes intéressé particulièrement à des auteurs proches de nous par leur influence, tels que Marcel Proust et surtout André Gide. Vous étiez en 1958 à la Faculté de Lettres d'Alger. Vous avez commencé à y préparer, en vue du doctorat, sous la direction de Pierre Moreau, professeur à la Sorbonne, une thèse sur le Journal de Gide, ouvrage gigantesque qui vous demanda plusieurs années. Vous aviez d'autant plus de mérite que pendant ce temps, votre profession à la Faculté d'Alger exigeait de vous un travail quotidien difficile, rendu plus dur par l'atmosphère troublée qui régnait déjà en Algérie.

Les Français sentaient que leur situation devenait chaque jour plus précaire et plus difficile. Pour ceux, très nombreux, qui avaient fait leur vie en Algérie, l'imminence d'un départ forcé et l'abandon des biens que leurs parents et leurs grands-parents avaient constitués au prix d'efforts combien méritoires, avait quelque chose de tragique dont on ne se rendait pas exactement compte dans la métropole.

Là encore, il vous a fallu faire preuve de ce courage qui m'apparaît comme votre qualité maîtresse, et d'un sentiment de solidarité avec vos compatriotes menacés, que votre femme vous aidait à maintenir, ce qui n'était pas un mince mérite. Il fallut hélas se rendre à l'évidence et quitter l'Afrique. C'était en 1962, date qui nous semble aujourd'hui fatidique parce qu'elle rendit tant d'êtres malheureux. Pour ceux qui connaissent l'histoire, l'Algérie n'était pas une colonie, mais un groupe de provinces françaises.

Notre Midi recueillit alors bien des malheureux, car trop peu nombreux étaient ceux qui, ayant prévu l'exode forcé, avaient pris leurs dispositions à temps.

Au lieu de remonter vers Paris, en quittant l'Afrique, vous avez préféré vous fixer à Montpellier où le Doyen Pierre Jourda vous accueillit dans sa Faculté qu'il dirigeait avec une autorité et une compétence indiscutées. Il faut le féliciter d'avoir su distinguer immédiatement en vous l'apport précieux que vous représentiez pour notre Université.

Madame Moutote et vous, avez aimé aussitôt notre ville. Pour vous, Montpellier, c'était encore la Méditerranée, avec peut-être une lumière moins intense, mais le même horizon marin, le même climat les trois quarts de l'année. Vous ne vous êtes pas senti dépaycé, chose essentielle pour votre travail qui représente toujours pour vous le mobile primordial de votre vie. Vous retrouviez dans vos élèves (de plus en plus nombreux dont certainement beaucoup venaient de l'Afrique du Nord) des sujets attentifs à votre enseignement tendant tout d'abord, avant d'aborder l'étude des lettres, à leur inculquer le goût de la langue française dont tant d'écrivains se plaisent, hélas, aujourd'hui, à mépriser l'élégante simplicité pour des recherches d'inutiles structures et des néologismes, mot rimant souvent avec barbarisme.

Dans votre enseignement, vos goûts pour la philologie et pour les mathématiques vous ont servi, comme ils dictaient vos préférences.

C'est à Montpellier que vous avez achevé votre thèse sur le Journal de Gide et les problèmes du moi, et votre seconde thèse sur les images végétales dans l'œuvre de Gide, sujets que vous avait proposés le professeur en Sorbonne Pierre Moreau, mais c'est à Paris, dans notre Sorbonne, que vous les avez soutenues au début de 1969. Cette maison de la rue Soufflot m'est restée chère car c'est dans un de ses amphithéâtres que j'ai moi-même soutenu mes thèses, je ne veux plus savoir en quelle année ! ...

Votre ouvrage sur le Journal d'André Gide est un véritable monument, essentiel à lire pour ceux qui veulent s'initier au génie complexe de l'auteur de l'Immoraliste. Tout au long de sa vie, André Gide a noté chaque soir les événements de la journée qui avaient provoqué en lui une réaction. Son journal contient l'élaboration de ses œuvres, sans exception. C'est ce que vous avez exposé et fait comprendre avec une conscience sans défaillance. Vous expliquez son caractère par l'éducation qu'il avait reçue de sa mère, car il avait, comme vous, perdu son père très jeune. Madame Gide était une protestante très rigide qui, sans le vouloir, brimait l'enfant fragile, trop perméable aux influences et dont les révoltes restaient tout intérieures. La dernière œuvre de Jean Anouilh "L'Arrestation", expose un cas semblable d'enfant traumatisé, mais le héros d'Anouilh n'évolue pas de la même

manière, il deviendra plus tard un truand, alors que Gide, un des plus grands parmi nos écrivains modernes, conserva de cette enfance le besoin de rechercher son moi et, en quelque sorte, de le libérer. Je relisais ces jours-ci deux de ces romans les plus caractéristiques écrits à quelques années d'intervalle et combien différents : "L'Immoraliste" et "La Porte Etroite". On y trouve les mobiles essentiels de cette recherche du moi et les angoisses de sa pensée oscillant entre le bien et le mal. La Porte Etroite dépeint le besoin de sublimité d'une jeune protestante qui préfère à l'amour et à un bonheur légitime, le sacrifice d'elle-même, se rendant malheureuse, et malheureux aussi, en réalité, l'homme qui l'aime et qui est digne de l'aimer. "L'Immoraliste", qui n'est pas sans rappeler à la fois "Le rouge et le noir" de Stendhal, et "Le Disciple" de Paul Bourget, nous montre un Gide en proie aux pires tentations charnelles, jusqu'à la déviation, — jusqu'aux déviations, devrait-on plutôt dire. Ces variations de sa pensée tournent toujours autour du même problème : sa recherche du moi, et le besoin de libérer ce moi, besoin déjà exprimé, mais avec moins de force, dans sa première œuvre importante, "Les cahiers d'André Walter", ce personnage auquel il s'identifie. D'ailleurs, n'est-ce pas un signe qu'il s'identifie à ses personnages, que le fait d'écrire certains romans à la première personne, comme des confessions ?

C'est ce que vous démontrez tout au long de votre ouvrage. Sous le titre "Le Journal de Gide et les problèmes de moi" c'est toute l'œuvre de Gide et toute sa personnalité que vous évoquez et analysez comme nul autre historien de Gide ne l'avait fait avant vous. Pas à pas, vous décortiquez chacun de ses volumes, depuis les "Cahiers d'André Walter" et le "Traité du Narcisse" dédié à Paul Valéry, jusqu'à ses derniers ouvrages, en suivant ses Cahiers, dont il détruisit certains, cela encore par besoin de se libérer du passé, pour se trouver comme neuf en vue de l'avenir.

Il y aurait encore tant à dire sur André Gide, parce qu'il est un de ceux dont l'influence, comme celle de Stendhal, ira toujours grandissant sur les jeunes générations qui vivent dans un climat de plus en plus troublé, de plus en plus angoissant où chacun d'eux se cherche et où, plus ou moins consciemment, chacun oscille entre le bien et le mal.

André Gide, à cause de son éducation protestante et des pires tentations, ne semble jamais avoir perdu cette conscience du mal. Il a incarné, comme Goethe l'a fait pour Méphisto, le génie du mal dans le personnage de Ménalque qu'on retrouve dans plusieurs de ses œuvres.

Vous nous avez fait remarquer aussi que chez André Gide, parce que cela avait été le cas dans sa vie privée, avec son mariage, les femmes lui apparaissent

malgré lui comme des victimes. La Marceline de *l'Immoraliste*, l'Alissa de *La Porte Etroite*, se sacrifient volontairement. Les personnages de femmes triomphantes sont rares dans son œuvre, très rares et peu marquées, à peine des silhouettes, à peine des images... des esquisses... Le personnage principal est toujours l'Homme, l'homme à travers l'auteur André Gide, combien envoûtant, même dans ses perversités, combien inquiétant pour ses contemporains qui osent réfléchir ou qui, malgré eux, sont contraints de le faire.

Il vous a plu, parce qu'étant vous-même croyant, de faire ressortir le fond religieux et chrétien de l'âme de Gide. Certes, ce n'est pas chez lui la philosophie chrétienne si douce à nos cœurs, de votre admirable maître Jean Guitton que grâce à vous, nous avons entendu récemment ici, après l'avoir écouté, il y a quatre ans, inaugurer de quelle pertinente façon vos colloques sur Paul Valéry.

A cet autre maître, depuis que vous êtes à Montpellier, vous avez consacré votre activité spirituelle. On se souvient d'ailleurs qu'André Gide était lié avec Paul Valéry de longue date, bien avant que l'auteur du *Cimetière Marin* connut les faveurs du grand public. Entre ces deux écrivains, des affinités d'esprit apparaissent évidentes, quand ce ne serait que leur commune recherche du moi, leurs angoisses en face de la vie future, leur rigueur dans le travail, leur culte pour Goethe en qui tous les deux reconnaissaient leur grand et inexorable maître. N'oublions pas que l'une des dernières œuvres de Paul Valéry fut *"Mon Faust"* que Pierre Fresnay devait créer après la guerre, avec quel succès, à Paris, au Théâtre de l'Œuvre.

C'est ainsi que, tout naturellement, installé à Montpellier dans le voisinage immédiat de Sète, vous vous êtes penché de plus en plus et avec un intérêt croissant sur l'univers illimité de Paul Valéry, sans pour autant négliger André Gide. Nommé professeur titulaire vous avez organisé au Collège de France, sous la présidence de Jean Delay, de l'Académie française, les *"Rencontres avec André Gide"* à l'occasion du centenaire de la naissance du grand écrivain. Au cours de ces rencontres qui groupèrent vingt-et-un conférenciers, vous avez vous-même pris la parole pour une communication intitulée *"Gide en France"*.

C'est le succès de ces rencontres qui vous encouragea à réaliser à Montpellier, en 1971, ces *"Entretiens sur Paul Valéry"* présidés par Jean Guitton dont j'ai déjà parlé, et au cours desquels j'ai eu le bonheur de vous connaître. Votre communication personnelle portait sur Valéry et Gide, ou l'accès à l'existence littéraire. Vous y exposiez les liens d'amitié et les échanges spirituels entre ces deux écrivains. M. Jean Guitton devait reprendre le texte de son discours d'ouverture des

entretiens sur Paul Valéry l'année suivante, lors d'un hommage solennel rendu au poète de la Jeune Parque, sous la coupole de l'Académie française.

Depuis les rencontres de Montpellier, coïncidant avec une exposition au musée Fabre, organisée par Madame Agathe Rouart-Valéry, avec le concours de la municipalité de Montpellier dont le Professeur Desmouliez dirige les services culturels, et avec une exposition au musée de Sète, vous n'avez pas cessé de vous prodiguer avec autant de zèle que de subtile compréhension, à la cause, tâche énorme et très difficile, car le poète du Cimetière Marin, pour être compris du grand public, exige des études et des analyses répétées de son œuvre monumentale et combien secrète. Vous l'avez situé dans son climat, ce qui était indispensable. Votre étude sans cesse poursuivie d'André Gide vous y prédestinait.

Les deux écrivains, en dépit des apparences, présentent de grandes affinités. Ne se rejoignent-ils pas dans Goethe dont la maxime était "Paix, passé et vérité" ? Je relisais ces mots dans une lettre que Jean Guilton adressait à Wladimir d'Ormesson, alors Conseiller suprême de l'O.R.T.F. Il était naturel que notre grand philosophe français, que nous avons eu l'occasion d'applaudir récemment ici même, vous honorât et continue à vous honorer de son amitié. N'est-ce pas une preuve nouvelle de votre valeur qui justifie le choix de notre Académie qui vous est si reconnaissante d'avoir accepté de vous joindre à elle !

Travailleur infatigable, malgré les études valéryennes, vos missions et vos conférences, nous savons que nous pouvons compter sur vous et nous vous en remercions de tout notre cœur.

Pierre Sabatier

LE MOT DE BIENVENUE DU PRESIDENT

Ce n'est pas sans émotion, Monsieur, que je vous ai entendu évoquer la figure de Raoul Villedieu. J'avais pour lui une grande amitié. Comment ne pas aimer son âme toujours frémissante et ouverte aux souffles de l'Esprit, son culte de la beauté, sa ferveur chrétienne qui ignorait toutes les barrières dressées par les hommes ? Il aimait la poésie, il souhaitait que notre Compagnie soit plus ouverte aux poètes. Votre présence à nos côtés l'aurait rempli de joie. Nous nous en réjouissons nous aussi. Vous nous parlerez de Paul Valéry, vous nous révélez son œuvre parfois secrète aux non-initiés et vous nous parlerez aussi d'autres poètes dont notre existence si terre-à-terre réclame plus que jamais les accents. Dans cette attente, je vous souhaite en notre nom à tous la plus cordiale bienvenue.

Jean Cadier

C'est ainsi que, tout naturellement, installé à Montpellier, dans le voisinage immédiat de Sète, vous vous êtes mis de plus en plus au travail et vous avez été élu à l'université de Paul Valéry, sans pour autant négliger André Gide. Nommé professeur titulaire vous avez organisé au Collège de France, sous la présidence de Jean Cocteau, de l'Académie française, les "Rencontres avec André Gide" à l'occasion du centenaire de la naissance du grand écrivain. Au cours de ces rencontres qui groupèrent vingt et un conférenciers, vous avez vous-même pris la parole pour une communication intitulée "Gide en France".

C'est le succès de ces rencontres qui vous encouragea à réaliser à Montpellier, en 1971, des "Étudiants au Paul Valéry" présidés par Jean Guirton dont j'ai déjà parlé, et au cours desquels j'ai eu le bonheur de vous connaître. Votre communication personnelle portait sur Valéry et Gide, au sujet de l'existence littéraire. Vous y exposiez les liens d'amitié et les échanges spirituels entre ces deux écrivains. M. Jean Guirton devait répondre à votre discours d'ouverture des